

Chapitre 1

Marguerite

La vallée s'étendait belle, majestueuse, en cette année 1612, entourée d'un cadre grandiose de montagnes aux arrondis boisés. Au-dessus du village où se rendait craintive une toute jeune fille se situait, comme le protégeant, le *Markstein* avec en avant-poste le petit mont du *Trêh* et son étendue désertique où devraient paître quelques bêtes. Beaucoup plus haut, caché par des tonnes de forêts et de moraines et leur faisant face, se trouvait le versant du *Grand-Ventron* culminant à plus de mille deux cents mètres. Face au regard de la jeune fille trotinant désormais sur le grand chemin, elle distingua également le *Rheinkopf*, surmonté d'un seul et unique jeune arbre. Elle sourit, c'en était fait, elle arrivait à son but. Puis, bientôt, au-dessus du village de Kruth, elle aperçut le *Schlossberg* surmonté de sa forteresse qu'elle s'attendait à apercevoir, d'un moment à l'autre, lui indiquant qu'elle était parvenue à la fin de son long périple à travers forêts et sentiers. Il lui fallait désormais descendre entièrement le grand chemin, sur lequel ses pauvres pieds endoloris la porteraient.

Du haut de toutes ces montagnes dégringolaient de nombreux cours d'eau venant grossir la rivière principale longeant les villages qu'elle traversait, la *Thur*, devant son nom aux peuplades venues s'y installer il y avait des milliers d'années de cela : les *Thuringiens*. La rivière prenait sa source à une lieue derrière ce château surmontant le *Schlossberg* et coulait paisiblement à travers toute la vallée pour

arriver à Ensisheim, village où elle se jetait dans l'III, à dix lieues de là.

De chaque côté de la rivière, formée de petits torrents la grossissant, comme le *Durrembach*, s'étendaient les prairies contenant quelques vergers, de vastes pâturages ; le tout encadré de forêts. C'était grâce à ces petits torrents que la jeune fille, après avoir été laissée à elle-même et à son destin, avait pu se désaltérer tout au long de sa route, se nourrissant de mûres, framboises, petites fraises des bois qu'elle glanait çà et là. Elle n'avait rien mangé de réellement solide depuis son départ de la ferme de son père, mais elle n'en avait cure.

Dominique, son aîné de quelques années, l'avait accompagnée jusqu'au col, et même encore un peu plus bas là, où l'autre versant se profilait jusqu'en Alsace. Le chemin avait été rude pour les deux jeunes gens. C'était surtout la crainte d'une attaque de bêtes sauvages, qui avait incité le père à diligenter son aîné auprès de la jeune fille pour lui faire un brin de conduite. Elle n'avait que 12 ans et déjà, partait se louer pour un travail lui permettant de s'établir une dot, pour plus tard, lorsque le moment serait venu de convoler. Dominique, déjà fort aguerri aux sentiers de la montagne abrupte, connaissait tous les chemins les plus faciles ; les ruisseaux qu'il fallait enjamber ; tous les pièges de la forêt, qu'une gamine comme Blaisotte n'aurait pu distinguer. Il faisait à peine jour. Depuis le petit matin où ils avaient pris la route, ils venaient enfin, après plus de deux heures de marche, de rejoindre le grand sentier permettant une descente plus facile et sans risque. Dans deux heures à peine, la jeune fille serait arrivée à destination ! Ils étaient parvenus au lieu où ils se séparaient ; après un rapide baiser d'adieu, Dominique tourna le dos et reprit la route du retour à Ventron.

L'accord avait été conclu avec ces Sifferlin, famille puissante du village de Kruth se trouvant au pied de cet autre versant se situant en Alsace. Blaisotte serait à leur service, en remplacement de leur servante habituelle les ayant quittés provisoirement pour accoucher.

Elle serait, elle en était certaine, nourrie par ceux de la ferme où elle se rendait, confiante, pleine de projets, quelque peu pressée d'y arriver. La pluie n'avait cessé de tomber toute la journée précédente

et les chemins, plein d'ornières, l'avaient bien souvent retardée sur ce nouveau versant de la montagne. Elle se sentit, soudainement, glacée des pieds à la tête et si seule désormais, entourée de toutes sortes de bruits étranges qui résonnaient sous les hautes futaies. Ayant coupé à travers bois, elle fut pourtant très vite aux portes d'Oderen, où il lui fallait tout d'abord passer pour régler le péage, au moyen des talers que lui avait donnés son père ; barrière instituée par les abbés de Murbach pour le passage ou la venue de tout étranger dans les villages de la haute vallée. Il fallait bien en passer par là ! Ensuite, la route ne serait plus très longue jusqu'au village de Kruth, son but final, à peine à une lieue, lui avait-on dit à cette barrière.

En avaient-ils institué des taxes, ces princes-abbés, depuis leur arrivée à Murbach. En cet endroit se trouvait leur grandiose abbaye d'une richesse à nulle autre pareille. Des taxes et amendes, des droits de chasse, les transmissions de colonges se trouvant être, en fait, des exploitations agricoles tenues chacune par un cultivateur ou un fermier à leur solde ! Tous ces impôts reposant sur un contrat partageant les terres du propriétaire, en plusieurs corps et biens, que l'abbé distribuait aux colons prêts à cultiver pour lui. Quant à la liberté d'émigration, ainsi que l'administration de la justice, les abbés les laissaient à leur bailli. Chaque année, les hommes les plus aguerris, de chacun des villages de la vallée, portaient ces redevances à Remiremont, en procession, en direction des dames chanoinesses régissant la vallée elles aussi, et qui transmettaient à l'abbé en titre à Murbach, le fruit des récoltes des nombreux villages qu'elles possédaient à rentes !

Cependant, l'abbaye leur devait protection et assistance. Ces dames se trouvaient bien pourvues d'immunités, étant augmentées, chaque année, dans la liberté des chasses et du service de la milice de garde. Fin du siècle précédent, l'abbé, qui se nommait alors Rudolf Stör, avait obtenu de Charles V, prince de Lorraine, le droit de battre monnaie avec le métal extrait des mines de la vallée et, de là, étaient nés ces fameux *talers* dont Blaisotte possédait quelques pièces dans son baluchon.

Mais tout n'était point rose dans ce bas monde. Depuis qu'elle était née, elle n'entendait parler que de régression économique de la bouche de son père, mais, surtout, de tous ces bruits de guerre que l'on redoutait, à chaque instant, voir fondre sur les villages. Blaisotte en était là de ses réflexions et pensées. Elle était la seule, parmi ses frères et sœurs, à avoir quitté leur village natal du Ventron, de l'autre côté de ce col et de la vallée où elle se rendait de ce pas gaillard. C'est qu'elle était solide et pleine de résolutions pour mener à bien cette vie qu'elle s'était choisie elle-même. Ceci, au grand dam de son père et de ses frères aînés, surtout de Dominique avec lequel elle avait le plus d'affinités et qui le lui rendait bien, mais aucun d'eux n'avaient compris son choix. Elle avait eu toutes les peines du monde, bien sûr, à le voir repartir, seul, après l'avoir tendrement serré dans ses bras le matin même. Son père le *Vieux* Dominique, autrefois appelé *le Jeune* qui, désormais, n'était plus que le plus ancien pour tous, également maire de leur village, l'avait laissée partir la sachant d'un naturel débrouillard. Il lui avait, bien sûr, recommandé mille et une choses afin qu'elle se gardât de toute épouvantable destinée. Blaisotte l'en avait remercié et avait bien tenté de le dissuader d'avoir de pareilles pensées. Elle saurait faire face, même avec ses seules douze années d'âge !

Blaisotte, puisque c'était là son prénom, se demandait bien, malgré tout, si elle n'avait pas été quelque peu présomptueuse quant à son devenir. Maintenant, devant la haute porte de la ferme où elle se rendait, elle ne savait plus très bien si elle devait y entrer, ou bien rebrousser chemin aussi vite qu'elle venait d'y arriver. Son courage, pourtant, reprit le dessus et enfin, redressant sa pèlerine de laine tombée de ses épaules, ajustant son jupon et sa jupe de dessus, elle respira un grand coup d'air et risqua un pied dans l'encablure de la porte. Son destin venait de se jouer, elle était dans la place.

Son père lui avait bien décrit cette famille dans laquelle elle allait être introduite, afin de devenir leur servante. Ces Sifferlin, que son père connaissait bien, avaient essaimé un peu partout dans la vallée, mais, surtout, dans l'autre vallée, celle de Masevaux, beaucoup plus lointaine, puis sur celle de Saint-Amarin, gros bourg appartenant lui

aussi à l'abbaye seigneur des lieux. Au siècle précédent, Dominique savait qu'une branche se situait à Mollau, un tout petit village de la haute vallée, dont le patriarche se nommait Bastian, puis était venu un Martin Sifferlin à Urbès, là où se trouvait une grotte que l'on appelait *La cuisine du Diable* ou le *Teufelsküche*. Cette grotte avait dix pas de profondeur sur deux à trois coudées de hauteur. Ouverte par l'homme, afin de s'y réfugier, il y avait des lustres de cela ! Ces Sifferlin se trouvaient donc des gens fort connus dans la région où ils s'étaient taillé une solide réputation d'honnêteté.

Blaisotte ne connaissait pas le surnom du père Sifferlin chez qui elle se rendait, mais peu importait du moment qu'il serait un bon maître, ce que son père lui avait assuré. La vallée était très étendue, allant de la grande ville de Thann, jusqu'au hameau de deux ou trois maisons, succédant à celles où elle devait travailler, que certains appelaient *Wildenstein*, où se trouvait, sur ce petit mont appelé le *Schlossberg*, le haut château fort qu'elle avait aperçu de loin. Il lui paraissait lugubre, inaccessible, autour duquel tournoyaient de gros oiseaux qu'elle n'aurait su définir. Son frère lui avait dit, pensant peut-être qu'un jour cela pourrait lui être utile, qu'un sentier contournait ce petit monticule à l'extrémité nord du château. Ce dernier s'élevant entre des taillis de hêtres et de frênes et conduisant directement à la forteresse gardée par des Lorrains, ou Suédois, elle ne savait plus très bien leur provenance. Un pont-levis permettait d'accéder à un long couloir d'au moins vingt pas, mais qu'y ferait-elle ? Jamais elle n'aurait l'occasion de monter au travers de ce sentier, ayant bien trop peur de ceux qui en gardaient l'entrée.

Elle venait donc, enfin, d'arriver devant la ferme de ses maîtres, fourbue, mais heureuse d'y être parvenue sans encombre.

La première chose qu'elle aperçut, depuis la grande cour, fut la maison de ceux qui allaient l'accueillir sur la recommandation de son oncle Luc Valdenaire. Ce dernier, connaissant parfaitement bien le propriétaire de la ferme qu'elle avait, désormais, devant les yeux. La maison semblait solide, entourée d'une large cour où s'ébattaient toutes sortes de poules, poulets et dindons et même deux cochons aussi énormes que des petits bœufs. Les uns et les autres vinrent à sa

rencontre, se demandant qui pouvait être cette intruse. Blaisotte n'en avait nulle crainte, elle en avait l'habitude ; c'était ainsi dans toutes les fermes, aussi bien ici, dans cette Alsace qu'elle découvrait, que chez elle au milieu des Vosges, de l'autre côté du col.

Enfin, elle vit arriver vers elle un grand escogriffe blond, tout en muscles, tenant au bout de chaque bras un seau empli de lait. Il avait certainement un an ou deux de plus qu'elle, mais donnait l'allure de quelqu'un déjà fort et décidé ! Elle ne vit tout d'abord que cela : le lait ! Elle aurait bien voulu en boire, immédiatement, une grande tasse d'autant que le garçon revenait de la traite et que le breuvage devait être chaud et frais à la fois. Quel régal ! Le jeune homme, surpris de voir cette apparition, la détailla des pieds à la tête, puis lui fit un signe de tête l'invitant à le suivre à l'intérieur de la maisonnée. Blaisotte ne se le fit pas dire deux fois, car elle grelottait et à la vue de ce lait, son estomac la rappelait à la réalité : elle avait soif et faim. Il n'était pas si tard, à peine neuf heures venaient-elles de sonner au clocher de ce village qu'elle avait traversé avant celui de Kruth, là même où elle avait dû s'acquitter de ses quelques sous pour pouvoir entrer dans la zone abbatiale.

Depuis quatre heures et demie de ce même matin, où elle avait quitté Ventron avec son frère, et malgré les quelques fruits grignotés, Blaisotte mourait de faim.

— Voulez-vous un verre de lait, demoiselle ?

Enfin le jeune homme se conduisait-il en hôte parfait, elle n'attendait que cela.

— Oui monsieur, j'ai très soif et un peu faim... Je vous en remercie !

Barthélémy lui versa une grande bolée de lait frais, qu'elle s'empressa d'avalier sans un bruit. Elle aurait bien voulu qu'il soit accompagné d'une tranche de pain noir. Point n'en fallait, le garçon ne le lui avait nullement proposé alors qu'elle en découvrait une niche entière dans le garde-manger, perché au-dessus d'un meuble ne datant pas de la première jeunesse. Ce serait pour une autre fois.

Elle était enfin là, dans ce qui allait devenir l'endroit où elle ferait ses preuves. Elle y était engagée en tant que servante, pour un temps

donné, jusqu'à ce que l'habituelle ait accouché de son petit bambin. Luc, son oncle, le lui avait bien fait remarquer : cette place n'était que provisoire et il faudrait qu'elle s'en contente dans ces temps de misère, de guerres incessantes et de maladies endémiques. La peste, justement, amenée par des hordes de Hongrois, de Polonais, de Prussiens et d'autres soldats. Tous aussi belliqueux et crasseux les uns que les autres, sévissaient déjà dans quelques vallées alentour et ne tarderaient peut-être pas à faire surface ici ou dans sa vallée natale où elle craignait tant pour les siens. Ces bruits de guerre, que l'on tentait d'endiguer, ne cessaient de se répercuter, en écho, au travers les monts ce qui ne disait rien qui vaille, même à une petite jeune fille comme elle l'était encore !

La maison était moins vaste que la ferme de son père, mais suffisante pour contenir toute la maisonnée. L'entrée se faisait par le devant, côté cour, directement dans une pièce semblant être la cuisine. De chaque côté de celle-ci se situaient les autres pièces, la souillarde où se trouvaient entreposés tous les ustensiles de la ferme ; à côté, une grange où se tenaient les trémies des poulets et de l'autre côté, à l'opposé, deux autres pièces : la grande stube, où l'on mangeait et la petite, où dormaient les maîtres. Leurs enfants, eux, dormaient dans la grande stube. Elle eut vite fait de se repérer.

N'y avait-il donc que ce jeune homme présent dans cette ferme, se demandait la jeune Blaisotte, n'ayant aperçu quiconque d'autre depuis son arrivée. Elle en était quelque peu inquiète !

— Vous êtes seul, monsieur, dans cette ferme ?

— Non demoiselle, mon père est aux champs et mes frères sont avec lui ; ma sœur Barbe est avec ma mère et cueillent les fruits mûrs, pour en faire des compotées, pour cet hiver. Je me devais de rester pour vous accueillir. Je dois vite retourner aider mon père ; puis-je vous laisser seule ? Il y a de l'ouvrage à faire, m'a dit ma mère : tenez, sur cette table, elle a laissé du linge à plier et à ranger dans la maie que vous voyez à côté de l'âtre et puis, il vous faudra ramasser les œufs pondus cette nuit ou ce matin et donner à manger aux cochons ainsi qu'à la vache qui est dans l'étable derrière la maison.

— Bien, je ferai comme vous le souhaitez. Pouvez-vous me dire où je puis poser mon baluchon et me changer ? Aurai-je droit à un endroit pour moi ?

— Vous coucherez dans la grange, au-dessus des niches des poulets, il s’y trouve un grabat avec une couverture et un drap propre, c’est là où couchait notre ancienne servante. Vous y serez bien, car il y fait chaud et la paille est toute neuve et confortable, c’est moi-même qui l’ai changée. Pour y accéder, il y a une échelle posée contre le mur.

Qu’en savait-il si sa paille était confortable ? L’avait-il essayé ? Il semblait pourtant gentil et affable, mais, dans son regard, elle lisait les traits d’un caractère difficile. Le garçon semblait sévère et interrogatif, la fixant intensément. Il ne lui avait même pas demandé son prénom ni son nom, les sachant sans doute depuis que l’oncle Luc était venu voir ce fermier pour convenir de son emploi ; aussi ne chercha-t-elle pas plus loin l’explication de sa non curiosité. Pourtant, elle aurait bien voulu savoir son prénom, car le nom, elle le connaissait, bien sûr, Sifferlin, toute puissante famille dans ce village, y faisant la pluie et le beau temps, riche de plusieurs terres et de revenus dus à leurs nombreuses cultures. Son père aussi avait des terres au Ventron, pas suffisamment rentables pour lui permettre de nourrir toute sa tribu. Blaisotte se sentait désormais en âge de lui amener son aide.

Bien que recrutée de fatigue par sa marche, depuis Ventron jusqu’à ce village reculé de la vallée, Blaisotte ne se fit pas répéter les consignes. Elle se mit aussitôt à l’ouvrage, jusqu’à ce que l’on cogne au chambranle de la porte d’entrée de la maison. Qui cela pouvait-il être ? Devait-elle ouvrir ? Elle n’avait reçu aucune instruction à ce sujet ! Les maîtres attendaient-ils de la visite ? Après quelques minutes de réflexion, l’autre tambourinant toujours, ne sachant que faire, elle se décida à ouvrir à l’inconnu.

C’était bien, pour elle, une inconnue. Une femme, sans âge, se tenait dans l’encadrement de la porte, curieusement vêtue, le visage fermé, un teint blanchâtre, et tendant deux grandes mains décharnées vers la jeune fille, comme semblant quémander quelque chose !

— Que voulez-vous ? Je suis la nouvelle servante et je ne vous connais point. Mes maîtres sont à l'ouvrage, je ne sais si je puis vous laisser entrer ? Qui êtes-vous ?

— Ma toute belle, n'aie point peur ; je suis Marguerite Berschatt, je veux te dire l'avenir... Il sera bien rose pour une telle beauté ; laisse-moi regarder tes mains. Elles sont belles et portent de belles lignes, tu seras heureuse, mais, gare aux jalousies...

— Voyons, que dites-vous ! Passez votre chemin, je n'ai que faire de vos simagrées ; je suis en plein travail et n'ai guère le temps de vous écouter. Allez ouste, dehors, nous ne voulons point de bohémiens ici.

La bohémienne, Blaisotte l'avait ainsi cataloguée, insistait pourtant voulant, à tout prix, gagner quelques talers ! Blaisotte, cependant, n'était pas du genre à se laisser marcher sur les pieds. Toute jeune qu'elle fut encore, elle eut tôt fait de la pousser hors de la pièce où, la femme venait de laisser une odeur nauséabonde, mélange de vieilles herbes coupées et macérées et de purin tout à la fois. Blaisotte s'en trouva écoeurée et laissa grande ouverte la porte après le départ de l'intruse.

Que pouvait bien faire cette vagabonde dans ce village ? Blaisotte n'avait point vu de saltimbanques à son arrivée ni de roulottes en bois, comme ces gens en avaient bien souvent ! Alors, d'où venait-elle ? Comment était-elle apparue si soudainement devant la maison ? La jeune fille se posait mille questions, n'ayant qu'une hâte, que les maîtres reviennent au plus vite ! Ce n'était pas tant qu'elle avait peur ; à Ventron, elle en avait vu bien souvent de ces hommes et femmes passant leur temps à la jonglerie ou à clamer, à tout va, des leçons d'avenir.

Pourtant, celle-ci ne lui disait rien qui vaille. Elle lui avait trouvé un regard fourbe, étrange. Elle n'était point vêtue comme ces ambulantes qu'elle avait déjà croisées. Celle-ci était accoutrée de vêtements tout à fait normaux, noirs comme une nuit sans lune ; seul, un grand châle frangé de couleur verte pouvait prétendre à la faire passer pour ce qu'elle semblait vouloir être. Enfin, Blaisotte vit revenir, au loin, le jeune garçon suivi de plusieurs autres personnes dont certains

pouvaient bien être les maîtres ; elle se réjouissait, bien sûr, de faire enfin leur connaissance. Pourtant, il fallait absolument qu'elle les tienne au courant de cette visite.

C'étaient bien eux ! Elle connaissait leur dialecte et comprit, de suite, la mère Sifferlin, en lui répondant de même. Elle avait appris ce dialecte grâce à ses frères qui le parlaient souvent entre eux, bien qu'usant, habituellement, une sorte de français émaillé de mots alsaciens.

— Bonjour, demoiselle Valdenaire, nous sommes bien aises de vous avoir pour nous aider à la ferme ; j'espère que vous vous y plairez. Notre servante, Barbara, est sur le point de mettre au monde un petit et ne peut plus faire les gros travaux. Comme vous voilà bien bâtie, il est certain que vous saurez rapidement la remplacer ; votre oncle nous a vanté vos vertus.

— Merci madame, j'ai fait l'ouvrage que vous aviez laissé pour moi ; voici également, dans le panier, la récolte des œufs ; il y en a bien plus d'une douzaine ! J'ai nourri les porcs ainsi que la vache.

— Tout s'est bien déroulé ? Vous avez l'air bien fatigué, demoiselle, après cette trotte depuis Ventron... Allez donc vous reposer un peu, avant la dînée ; rien d'autre ?

— Si madame, vous avez reçu une visite : une femme qui m'a dit s'appeler Marguerite Bersch... Je ne me souviens plus du reste de son nom... Elle m'a semblé être bohémienne, mais je ne sais trop... Je l'ai chassée, ne sachant si je devais faire confiance à sa provenance, elle sentait mauvais à dix pas, j'ai dû aérer toute la maison.

— Grand Dieu, la sorcière, la Berschatt ! Manquait plus qu'elle... Ah mon Seigneur !... Nous voilà bien... Que vient-elle refaire ici ? Sais-tu qu'elle a été brûlée, voici quelques années, confondue de sorcellerie ?

La mère Sifferlin ne cessait de se signer des pieds à la tête, toute retournée de cette nouvelle. Blaisotte, quant à elle, n'en menait pas large ! Ainsi, avait-elle vu un fantôme ?

— Oh madame... me voici pleine de frissons... Si j'avais su, je ne lui aurais même pas ouvert la porte... Dieu me punira !